

L'INDUSTRIE SANDALIERE DE BRUGES

Un épisode industriel important de fabrication de sandales s'est déroulé à Bruges de la fin du XIXème siècle jusqu'en 1970.

Dès la fin du XIXème siècle, il existe, dans le bourg de Bruges, une activité artisanale de fabrication de sandales qui fait travailler de nombreux ouvriers qualifiés.

Trois usines sont créées au début du XXème siècle dans ce bassin d'emploi :

L'usine Etchepare, fabricant d'Oloron, s'installe en 1914 à l'emplacement d'un ancien moulin près du Landistou, et implante un corps de bâtiment industriel, typique de cette époque, où travaillent plus de 60 ouvriers.



L'usine Geyré, originaire de Bruges, s'installe en 1920 à l'entrée du village et emploie jusqu'à 140 ouvriers sur place et plusieurs dizaines de sandaliers à domicile.

L'usine Bédât, fabricant d'Oloron, s'installe en 1928 en haut de Maubec et emploie une vingtaine d'ouvriers.

A la même époque, cinq petits fabricants ont des ateliers dans le village, et quatre entrepreneurs d'Oloron font travailler des sandaliers à domicile.



Cette activité importante prend fin progressivement dans les années cinquante et définitivement à la fin des années soixante avec la fermeture l'usine Geyré.

L'Entreprise Geyré à la fin des années trente : (d'après le témoignage de Maurice Gady-Larroze)

Installée à l'entrée du village quand on vient de Nay, l'entreprise Geyré emploie, juste avant guerre, 110 personnes environ dont 85 dans l'usine et 25 à domicile.

A ces débuts, l'usine, créée par Prosper Geyré dans les années vingt, fonctionnait grâce l'énergie hydraulique issue d'un canal de prélèvement d'eau sur le Landistou, visible encore aujourd'hui. L'électrification générale du village, peu après, a permis l'extension de l'usine et sa modernisation. Des bâtiments industriels supplémentaires ont été construits pour abriter des presses électriques, des mouleuses et de nombreux postes de travail répartis sur des chaînes de fabrication et pour permettre le stockage des fournitures et des sandales terminées.

A cette époque, la concurrence, très forte entre les trois entrepreneurs installés à Bruges et les quatre d'Oloron qui alimentent le travail à domicile, est parfois vive entre Alfred Etcheparre, alors maire de la commune, et Prosper Geyré pour des raisons économiques et aussi pour d'anciennes divergences de vue sur la gestion municipale.

La fabrication des sandales consiste d'abord à réaliser une semelle en corde de chanvre, tressée, aplatie, enroulée régulièrement, et pressée en forme à la pointure choisie. L'empaigne en toile de couleur, découpée puis cousue généralement par des femmes appelées « piqueuses », est ensuite cousue à la semelle avec des cordelettes en chanvre par un ouvrier appelé « couseur ». C'est vers 1936 qu'apparaîtra la semelle caoutchoutée, collée par vulcanisation à la semelle de corde.

Le travail est particulièrement pénible à certains postes, dans un bruit de fond important et une odeur de chanvre et de toile tenace. Le salaire mensuel moyen d'un ouvrier est faible, et variable selon les postes, de l'ordre de 450 francs de l'époque.

Les ouvriers à domicile assurent la finition des sandales sur un banc spécial installé souvent sur le pas de leur porte. Ils sont payés à la pièce et transportent eux-mêmes fournitures et travail fini.



La fabrication des sandales est saisonnière. En hiver et au printemps, la production est intense pour satisfaire la demande estivale de la clientèle. En été, la production diminuant, de nombreux ouvriers font la « saison » à Lourdes, à Cauterets, sur la Côte Basque employés comme serveurs, chasseurs, valets, femme de chambre, dans des hôtels où ils gagnent souvent mieux qu'à l'usine...

Un article de presse signé Pierre Puel, paru dans la Dépêche du Midi datée du 7 avril 1966 sous le titre « *Bruges et son industrie locale* » est reproduit in extenso ci-dessous avec la copie des photographies. Il aborde les difficultés du moment et l'absence de perspectives d'avenir réelles de l'industrie sandalière à Bruges au travers d'une interview de son directeur Pierre Geyré.

L'usine Geyré fermera ses portes en 1970. Une entreprise de serrurerie s'installera dans le corps de bâtiment par la suite.

BRUGES ET SON INDUSTRIE LOCALE

L'usine Geyré est désormais seule à assurer du travail à soixante-quinze ouvriers environ (dont 50% de femmes)

A Bruges où je revenais ce mardi matin, le soleil n'avait point daigné, cette fois, m'accompagner. La risette qu'il m'avait faite lors de ma première visite, me manquait. Peut-être le ciel savait-il que je ne venais plus sacrifier au tourisme, mais aborder de graves problèmes et voulait-il, dans sa grimace mouillée, me rappeler que si les coteaux sont riants au soleil printanier, la réalité du souci du gagne-pain quotidien est plus sombre et plus austère. C'est vrai...Je l'avais déjà signalé dans le début de mon enquête : la situation de l'emploi n'est pas brillante à Bruges qui n'échappe pas aux mauvaises conditions économiques et qui, par ailleurs dans son importante hémorragie de population, a perdu le sang nécessaire à maintenir les activités industrielles locales, lesquelles, peu à peu ont disparu contraignant bien des salariés à gagner leur vie ailleurs, dans l'industrie moderne de Turboméca ou les industrie plus solides de région nayaise.



M. GEYRE, directeur de l'usine de Bruges, au cours de notre conversation : « L'avenir est dans le regroupement. »

Sur sept usines, une seule est restée.

En ce mardi matin, j'avais rendez-vous avec M. Geyré, directeur de l'usine de Bruges, la seule qui soit demeurée dans la commune en continuant la fabrication de sandales, sa vocation depuis 1920, date à laquelle se construisit le bâtiment toujours en place à l'entrée du village, en bordure de la route de Nay.

M. Geyré devait me réserver le plus charmant accueil. A son élégance et son amabilité, il ajouta une franchise à laquelle je tiens à rendre hommage, n'éluant aucune question, ouvrant son affaire et son cœur sans le moindre détour, sans le moindre secret. Je venais rencontrer un patron, je découvrais en même temps un chef d'entreprise conscient des soucis et des espoirs de toute une population, confronté avec les multiples soucis de la gestion de son usine et de ses difficultés, mais non point insensible à tous les problèmes humains. Et à la question abrupte que je lui posais, à savoir s'il se considérait comme un « bon patron », M. Geyré me répondit : « *C'est bien difficile...Je peux être loué ici et critiqué ailleurs...Ce que je peux vous dire, c'est que nous étions sept...Je suis désormais tout*

seul...Nous avons donc fait tout ce que nous avons pu et mieux que d'autres, sans doute puisque nous sommes là »

L'avenir ? Ni optimiste ni pessimiste, mais un souhait : le regroupement

La crise sandalière : désaffection de la clientèle et perte du marché algérien



Combien de gestes de ce genre dans une journée? Cet ouvrier fixe, ici, la toile sur la semelle de corde.

Question : L'industrie sandalière a été florissante à Bruges ?

Réponse : *Comme je vous le disais, nous avons été jusqu'à sept fabricants de sandales...Il y avait trois usines à demeure et, jusqu'en 1956 encore, quatre usines qui venaient donner du travail aux ouvriers de Bruges.*

Q. : Ces ouvriers brugeois, étaient-ils des spécialistes ?

R. : *Mais oui ! Ils étaient et ils sont encore des spécialistes. Bruges a fourni une spécialité très connue et très appréciée d'ouvriers sandaliers...Au début du siècle, il y avait des centaines d'ouvriers qui cousaient les sandales à la main sur le pas de leur porte.*

Q. : Les choses ont changé aujourd'hui, j'imagine ?

R. : *Oui les choses ont changé et la crise sandalière est, hélas, une réalité.*



Sur ce pied de métal, une part de la toulle se termine et l'ouvrier la surveille attentivement.

Q. : A quoi l'attribuez-vous ?

R. : *D'une manière générale à la désaffection des gens pour cet article, et plus particulièrement à la perte du marché algérien.*

Et M. Geyré me montrait dans son usine, les machines sans vie, arrêtées depuis le jour où il fut impossible de continuer à travailler pour l'Algérie.

Q. : Avez-vous pu trouver un palliatif ?

R. : *Il fallait bien sûr faire face et pour pallier cette désaffection de la clientèle, en même temps que cette perte du marché algérien, nous nous sommes équipés en matériel nouveau et avons ajouté à notre fabrication traditionnelle celle de la pantoufle d'hiver...Ceci nous permettait de faire en quelque sorte la soudure.*

Q. : Cette production s'est-elle vendue ?

R. : *Oui nous avons vendu beaucoup puis nous avons eu autre problème : celui de la surproduction à la suite de deux hivers très doux...Une production qui excède du*

double ou du triple, cela est générateur de bien des difficultés.



Le geste prompt et précis du «couseur». Un travail difficile, délicat et dur.

Il va sans dire que le facteur saisonnier est un élément capital dans cette industrie. L'usine Geyré s'efforce de donner du travail à ses ouvriers toute l'année mais il n'est pas besoin d'être grand clerc pour deviner que la réduction des horaires est fatale et que, surtout, le bulletin de salaire la traduit douloureusement.

Il suffit d'un été chaud et d'un hiver froid pour devenir optimiste



Q. : Combien avez-vous d'ouvriers actuellement ?

R. : *De 70 à 75 dont la moitié environ de femmes. Sur cet effectif, une dizaine de personnes travaillent à domicile. Je sais que les salaires ne sont pas tellement élevés... Une solution consisterait à limoger une partie du personnel, une vingtaine d'ouvriers les moins productifs, pour donner cinquante à cinquante-deux heures à ceux qui resteraient. Croyez-vous que c'est possible à faire ?*

J'apprenais dans la conversation combien la concurrence est âpre sur le marché où les fabricants se disputent à 2 et 4 anciens francs... J'apprenais également que la paire de sandales payée à la production 330 anciens francs était revendue à la clientèle 700 anciens francs. Un problème qui n'est pas nouveau, certes, mais qui prive les salariés d'une meilleure rémunération.

Q. : M. Geyré, comment voyez-vous l'avenir ?

R. : *Je ne suis pas optimiste, je ne suis pas trop pessimiste non plus. Vous savez, nous vivons au jour le jour, comme le disait l'ancien président de notre profession ; il suffit d'un été chaud et d'un hiver froid pour que nous devenions optimistes... Il faudrait trouver des articles nouveaux. J'y pense... mais, vous savez, nous sommes très handicapés à Bruges car nous n'avons pas de spécialiste de la chaussure... Pour se lancer dans une nouvelle production, il faut embaucher un chef de fabrication, s'équiper en nouveau matériel et reconvertir les ouvriers, chose plus complexe ici que dans les villes plus importantes.*

Q. : Attendez-vous quelque chose des pouvoirs publics ?

R. : *Vous savez, on parle beaucoup de l'expansion... On a créé une psychose... c'est une question financière.*

Q. : Quels sont les remèdes, à votre avis ?

R. : *La solution, je le pense sincèrement, est dans le regroupement de nos entreprises et la spécialisation. Nous avons toujours été des francs-tireurs dans notre profession... Souvent, le marché se rétrécissant, la concurrence se fait de plus acharnée et, face aux acheteurs qui se groupent, notre chance est de nous grouper à notre tour.*

Le maximum sera fait pour le maintien de cette industrie

Si M. Geyré n'est pas opposé, au contraire (il a refusé le rachat de l'usine Etchepare pour permettre à une autre industrie de s'installer), à des implantations nouvelles à Bruges. Il ne croit guère à cette possibilité. Rappelons que l'usine Hydrométal quitte Bruges et s'en va à Arudy, cet été, les vingt ouvriers y travaillant conservant cependant leur emploi.

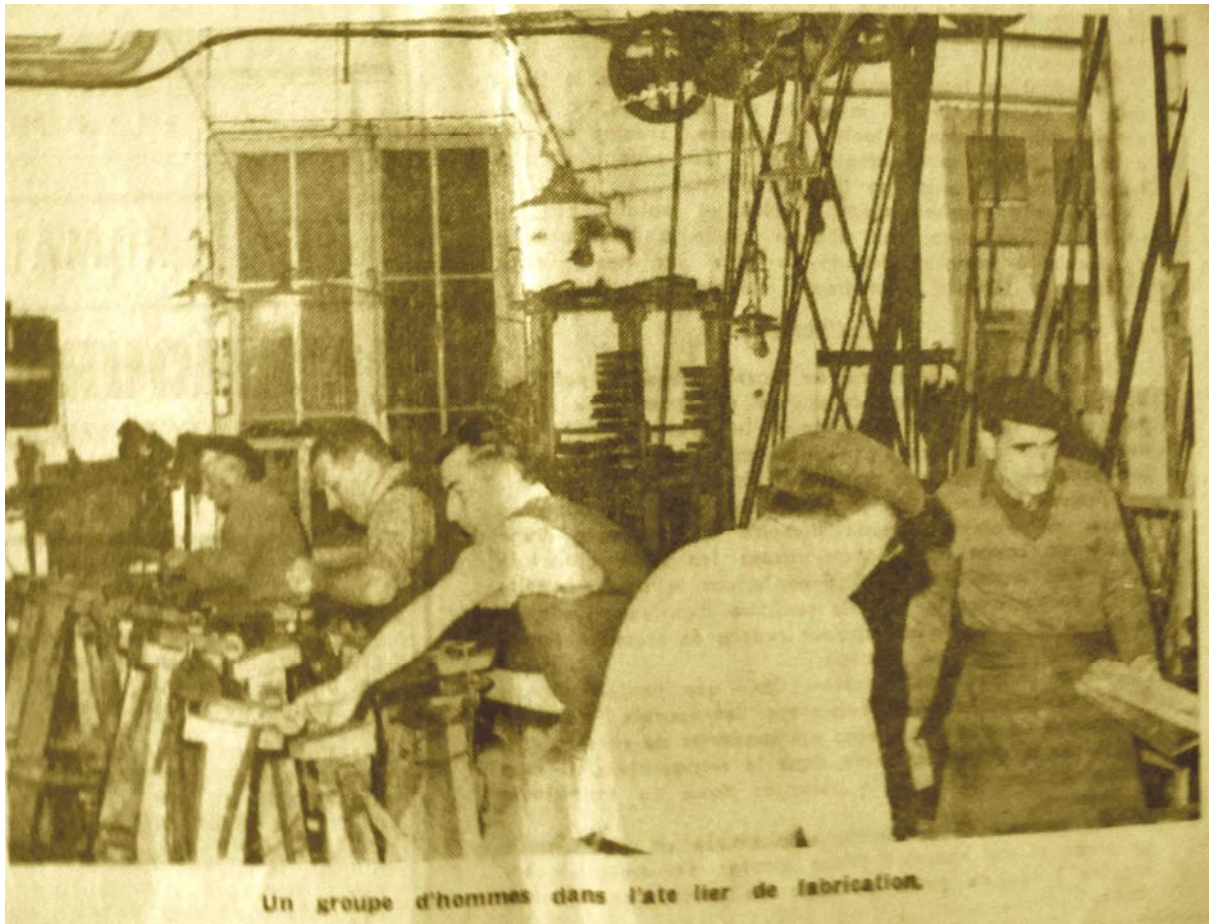
Pourra-t-on installer autre chose à sa place ? M. Condou, le maire, veut y croire... Bruges aussi, mais c'est l'avenir qui le dira. Pour l'instant, l'usine Geyré, que nous avons visitée avec plaisir et curiosité, continue de fabriquer des sandales et des pantoufles,

une production de 2000 paires par jour (c'était le chiffre de 1965). La population de Bruges peut être assurée que la direction mettra tout en œuvre pour assurer le maintien de cette activité...Ce maintien, nous le souhaitons avec le Brugeois et les Brugeoises, avec eux, et pour eux, et leurs enfants, eux qui n'ont droit qu'au bonheur de vivre à l'écart de tous les dramatiques problèmes des grands.

Pierre Puel



Dans l'atelier de fabrication, les femmes en plein travail



Fiche rédigée par PierreA – Mise à jour le 10-02-2010 / PA